LE 9
LE MONDE CHINOIS

Le 9
N°7
Juin 2018

Directeur de publication :
ZHANG Xiaobei

Comité de rédaction :
ZHANG Xiaobei,
ZHONG Cheng,
LIANG Yang,
LIU Jian,
WU Peirong

Rédacteur en chef :
LIU Jian

Rédacteur principal :
Kavian ROYAI

Conseillère de rédaction :
ZHU Shanshan

Conception artistique :
KUANG Yifeng
PAN Yueping

Mise en page :
PAN Yueping

Iconographie :
Kavian ROYAI
PAN Yueping
ZHU Shanshan

Collaborateurs :
Camille-Yihua CHEN
Emmanuel LINCOT
Dorian MALOVIC
PAN Yueping
ZHU Shanshan

Relectrice :
Dominique MAITROT

Direction commerciale :
LIU Yong

Directrice commerciale adjointe : **FAN Dinglei**

Publicité :
XU Na, ZHAO Bin

Diffusion : **CHEN Shi**

Imprimerie :
Imprimerie du Mas
13, rue Maurice de Broglie
66330 Cabestany

Éditeur :
GUANG HUA CULTURES ET MEDIA SARL
80, avenue du
Moulin de Saquet
94400 Vitry-Sur-Seine
Tél : 01 49 58 18 60

Représentant légal :
ZHANG Xiaobei

ISSN : **2606-2429**

Dépôt légal :
Juin 2018

Contact :
le9@oushinet.com

Remerciements à tous les participants de notre sondage « Étudier en

ÉDITO

Kavian ROYAI

UN CHAMP DES POSSIBLES PLUS LARGE

Imaginez qu'au lieu du traditionnel stage de langue et culture, vous (ou votre enfant) alliez cet été faire un stage de recherche en photovoltaïque ou en biologie génétique à l'Université Jiaotong de Shanghai (4ème au classement de Shanghai des universités chinoises). Pour cela, il vous suffira d'être au moins en Licence 2, d'avoir un bon score d'anglais aux tests et de bonnes bases en sciences, et de pouvoir payer 800 euros pour les 6 semaines de cours et d'expérimentation. Après cette initiation, vous envisagerez peut-être de vous engager dans une des nombreuses licences en anglais qui existent désormais dans toute bonne université chinoise, voire même pourquoi pas, en français, comme c'est le cas à l'École centrale de Pékin (un institut sino-français fondé en 2005, formant des ingénieurs et rattaché à l'Université d'aéronautique et d'astronautique de Pékin, 14ème au classement de Shanghai). Plus tard, vous pourrez également entreprendre un master à Oxford en Angleterre, dans le tout nouveau campus que l'Université de Pékin (2ème au classement en Chine) vient d'y acquérir cette année.

Et puis finalement non, vous décidez de vous lancer dans la musique et l'étude du violon. Ayant raté le concours d'entrée au Conservatoire Régional de Paris, vous optez pour l'École normale de musique de Paris et son nouveau campus franco-chinois flambant neuf du tout nouveau quartier sud en construction à Qingdao, au bord de la mer (un projet encore en pourparler sur le papier). Vous espérez ainsi bénéficier d'une formation 3 en 1 : formation à l'occidentale, mais difficile d'accès en France, apprentissage de la langue et de la culture chinoise, et baignades à volonté.

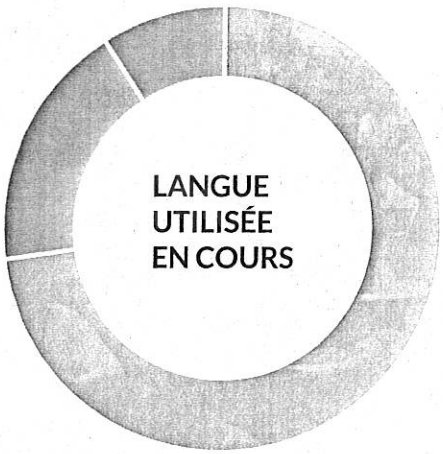
Ces exemples plausibles montrent à quel point l'éducation supérieure chinoise s'internationalise. Sortant des décombres des années rouges en 1977, l'université chinoise s'est relevée pour connaître ensuite une phase de croissance fulgurante initiée dans les années 2000. En 20 ans, le taux de scolarisation dans l'éducation supérieure - le pourcentage de jeunes d'un âge donné scolarisés comparé à l'ensemble de la population du même âge - y est passé de 10 % en 1998, à 44 % en 2018 (contre à peine 4 % dans les années 80 !). Désormais, après cette massification rapide, les universités chinoises veulent monter en gamme, se faire connaître et attirer des étudiants étrangers, des professeurs renommés. Elles y mettent les moyens : bourses variées, salaires surdimensionnés, coopération avec des écoles étrangères prestigieuses. Si cette volonté existe clairement dans le domaine des hautes technologies, elle ne s'y limite pas. Pour les étudiants, y-aurait-il des occasions à saisir ?

Jusqu'à il y a peu, on allait en Chine en premier lieu pour apprendre sa langue, mieux comprendre sa culture et vivre une expérience des plus dépaysantes sinon des plus exotiques. Aujourd'hui c'est toujours le cas : la majorité des 59 personnes qui ont répondu à notre enquête sur leur parcours en Chine et dans leur vie active, dont une moitié de jeunes de moins de 26 ans, le prouve : on ne tergiverse pas entre Stanford, la School of Oriental and African Studies de Londres ou un programme Erasmus, mais on choisit la Chine par passion et de manière univoque.

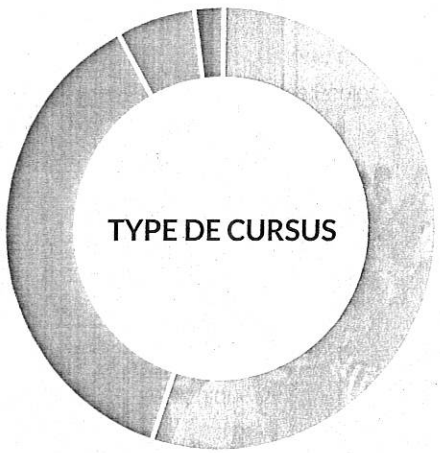
Connaître le chinois n'est plus la condition *sine qua non*

Si ce résultat s'explique en partie par le passage en Chine quasi-obligé de certains étudiants en langue, il montre aussi une nouvelle tendance : une année d'études en Chine ne se limite plus désormais à une année de cours de langue spécialement conçus pour étudiants étrangers en classe avec d'autres étrangers. Celle-ci peut désormais s'insérer tout à fait dans la continuité d'une spécialité étudiée en France, grâce aux programmes toujours plus nombreux des écoles supérieures et des universités françaises. De nombreuses options s'ouvrent ainsi à ceux qui ne veulent pas se cantonner à l'étude de la langue seule, voire même qui n'ont aucune notion de chinois.

Langue chinoise	65%
Économie, commerce, MBA	19%
Sciences humaines	6%
Droit	2%
Sciences fondamentales	2%
Sciences appliquées	2%
Arts	2%
Lettres, philosophie, langues étrangères	2%



Chinois	73%
Plusieurs langues (ex. : anglais/chinois)	18%
Anglais	9%



Cours de langue et culture pour étrangers	55%
Licence, Master ou Doctorat (dans le cadre d'un programme avec l'école d'origine)	37%
Licence, Master ou Doctorat chinois	6%
Autre	2%

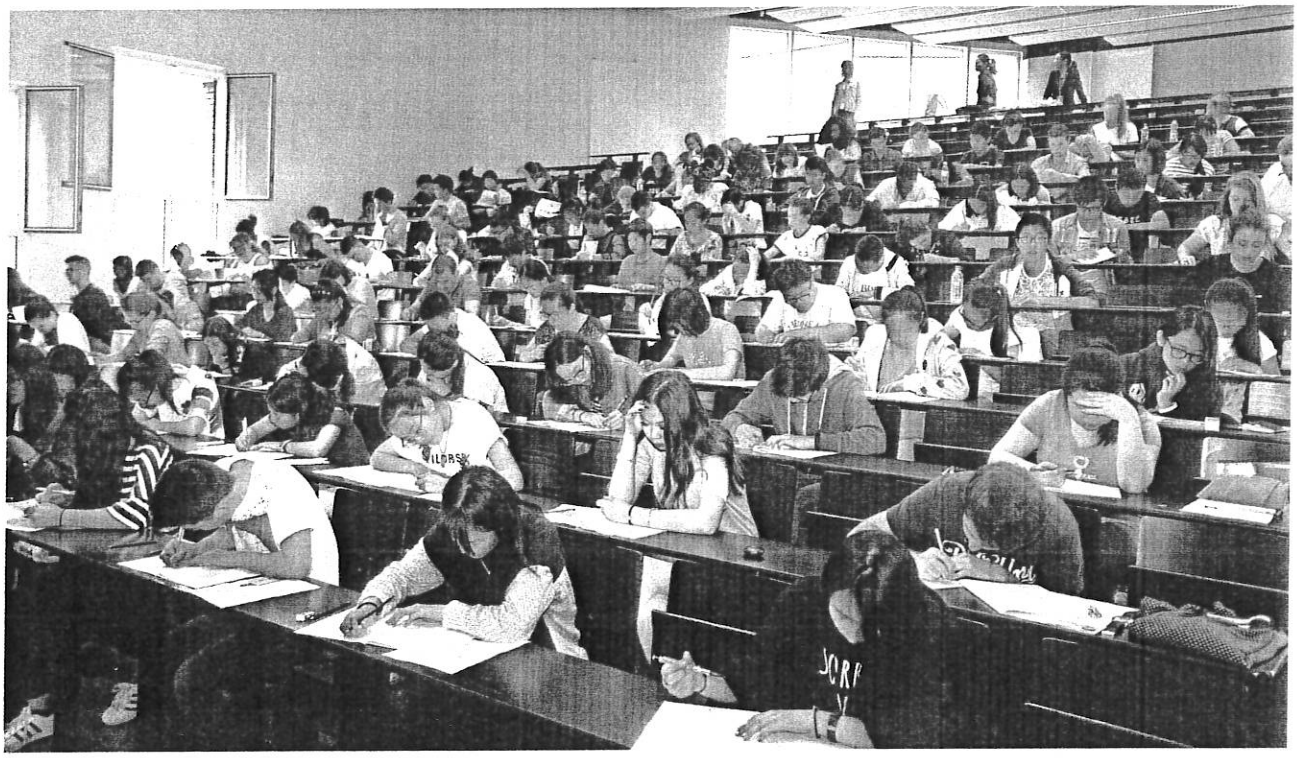
Si la langue reste une barrière, le défi d'un cursus spécialisé en chinois en vaudrait la chandelle

Les options existent. Mais les cursus de spécialité sont-ils de qualité ? Si les sondés ont été globalement satisfaits de leurs semestres d'études en Chine (cf. p. 17), certains ont aussi fait part de leurs doutes sur l'intérêt des cursus en langues non-indigènes. D'après eux, les meilleurs cursus resteraient accessibles aux courageux qui ont le niveau de chinois suffisant. Andréa, 24 ans, diplômée de SciencePo Paris et de l'Université de Pékin, revient tout juste d'un an d'échange passé en master 2 à Pékin : *« Les cours [la majeure partie en anglais] étaient beaucoup moins exigeants que ceux que j'ai pu suivre en master 1 à SciencePo. En parlant avec d'autres camarades, il nous a semblé que les cursus proprement chinois avaient l'air plus intéressants, sinon plus difficiles. »*

Même chose pour Abel Glaser, un docteur pratiquant actuellement en clinique en Chine la médecine traditionnelle chinoise et enseignant à l'École Liang Shen à Genève. Initialement formé en France, mais *« devant son ignorance »*, il décide de tout lâcher en 2008 pour aller suivre à l'Université de Chengdu un master puis un doctorat (6 ans en tout, car en Chine, la licence « normale » dure 4 ans et le master 3 ans). Pour lui, hors de question de se former en médecine chinoise dans un programme adapté en anglais. *« Pour moi ça n'avait pas de sens d'apprendre toute la terminologie traduite en anglais auprès de professeurs dont ce n'était pas la langue natale, je voulais quelque chose d'authentique dans un cursus complet. »* Pour le Dr. Glaser, même si les diplômes nationaux sont reconnus de manière égale en Chine, les cursus adaptés en anglais sont quand même allégés en contenu.

Problème : le chinois est long à maîtriser si l'on veut avoir le niveau pour pouvoir suivre un cursus universitaire (le niveau HSK 5 est requis au minimum, soit au moins 1 800 caractères). Et aujourd'hui encore trop peu de Français et d'Occidentaux le maîtrisent suffisamment. Ceux qui le font restent souvent cantonnés aux domaines de la culture, des arts traditionnels ou de la médecine chinoise. *« C'est un vrai dilemme »*, avoue M. Yang Jin, ministre-conseiller du Service de l'Éducation auprès de l'Ambassade de Chine à Paris. *« Aujourd'hui si les universités veulent s'internationaliser, elles ne peuvent plus comme autrefois, enfermer les étudiants étrangers dans des dortoirs dédiés et dans des cours réservés aux étudiant étrangers. Il faut les encourager à côtoyer des camarades chinois, communiquer en chinois avec eux, apprendre leurs espièglerie, s'intégrer dans la société, etc. Et bien sûr, à suivre des cursus spécialisés en chinois. »* C'est important, car le choix du cursus (et sa langue) peut entrer en compte dans la décision d'attribution des bourses chinoises.

Le 9 juin dernier, l'INALCO (Institut national des Langues et Civilisations orientales) recevait près de 1 300 candidats de toute la France venus participer au test HSK (test officiel de mandarin de la République Populaire de Chine). La session de test était suivie d'un forum où des universités et des entreprises chinoises sont venues à la rencontre des candidats. © Huang Guanjie/Le 9



DE NOMBREUSES BOURSES À DÉCROCHER

Comparé à la France, les études en Chine coûtent cher. Il faut compter plusieurs milliers d'euros pour une année d'études dans une université bien classée. Heureusement le coût de la vie est bas (quoiqu'encore cela dépende de la ville où vous choisissez d'étudier) et surtout, il existe de nombreuses bourses. Comment les obtenir ?

Aide française ou européenne (bourse du Crous, aide à la mobilité, etc.)	34%
Bourse chinoise	29%
Aucune aide	37%

Pour préparer un séjour en Chine et faire une demande de bourse, il convient de s'y prendre en avance : commencer à agir dès janvier ou février pour la rentrée suivante. Les procédures sont longues et exigeront de la patience face aux nombreux documents qui vous seront demandés. La description de l'ensemble de la procédure, les universités autorisées à recevoir des étudiants boursiers, etc., figurent toutes sur le site officiel du *China Scholarship Council*, l'organisme chinois qui gère l'octroi des bourses.

D'après les chiffres officiels fournis par le Service de l'Éducation de l'Ambassade de Chine à Paris, chaque année, c'est 8 000 à 11 000 étudiants français qui partent étudier en Chine. Un chiffre en légère augmentation depuis cinq ans. Sur les 9 948 étudiants partis en 2017, 703 ont obtenu des bourses chinoises diverses (bourses d'entreprise, d'établissement, provinciale, etc). 117 d'entre eux ont pu bénéficier de la très prisée bourse du gouvernement chinois : une bourse souvent complète (mais pas systématiquement), qui varie entre 60 000 et 100 000 yuans à l'année (8 000 à 13 000 €) et destinée à couvrir les frais d'études et les besoins en logement, assurance, et vie quotidienne de l'étudiant. Une bourse d'autant plus intéressante qu'on peut la demander année par année, et même pour les deux premières années de cours préparatoires de chinois qui permettront d'accéder à la spécialité voulue.

Très prisée avons-nous dit ? Sur 117 bourses disponibles, seulement 300 personnes en ont fait la demande. Autant dire qu'avec de bonnes notes (16/20 ou plus) et un score correct au test HSK 4 ou 5, les chances d'obtenir une aide paraissent, à première vue, raisonnables. D'après l'entretien que nous avons eu avec le service de l'ambassade précité et qui traite les demandes, il ressort qu'outre les notes et le niveau de chinois, entrent aussi en compte les parcours effectués, les spécialités précédemment étudiées et les établissements d'origine. Parmi les lauréats, on compte, presque sans surprise, une majorité d'élèves des Grandes Écoles.

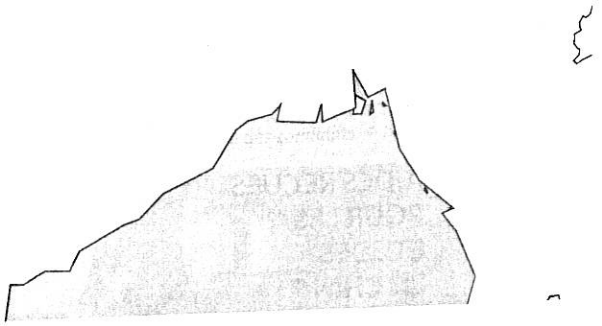
À noter que deux établissements, ParisTech (un réseau associatif regroupant neuf écoles d'ingénieur parisiennes) et l'INALCO (Institut national des Langues et Civilisations orientales) disposent d'accords spécifiques avec la Chine concernant l'attribution des bourses. Ces établissements ont leur propre quota d'aides qu'ils distribuent à leurs étudiants. Ce peut être une décision stratégique dans le choix d'un établissement.

Et pour ceux qui n'ont pas eu de bourses chinoises, les aides et bourses françaises ou européennes ne sont pas exclues. Ainsi d'après notre étude, 63 % des sondés ont reçu une aide financière pour leur séjour. Plutôt encourageant, non ?

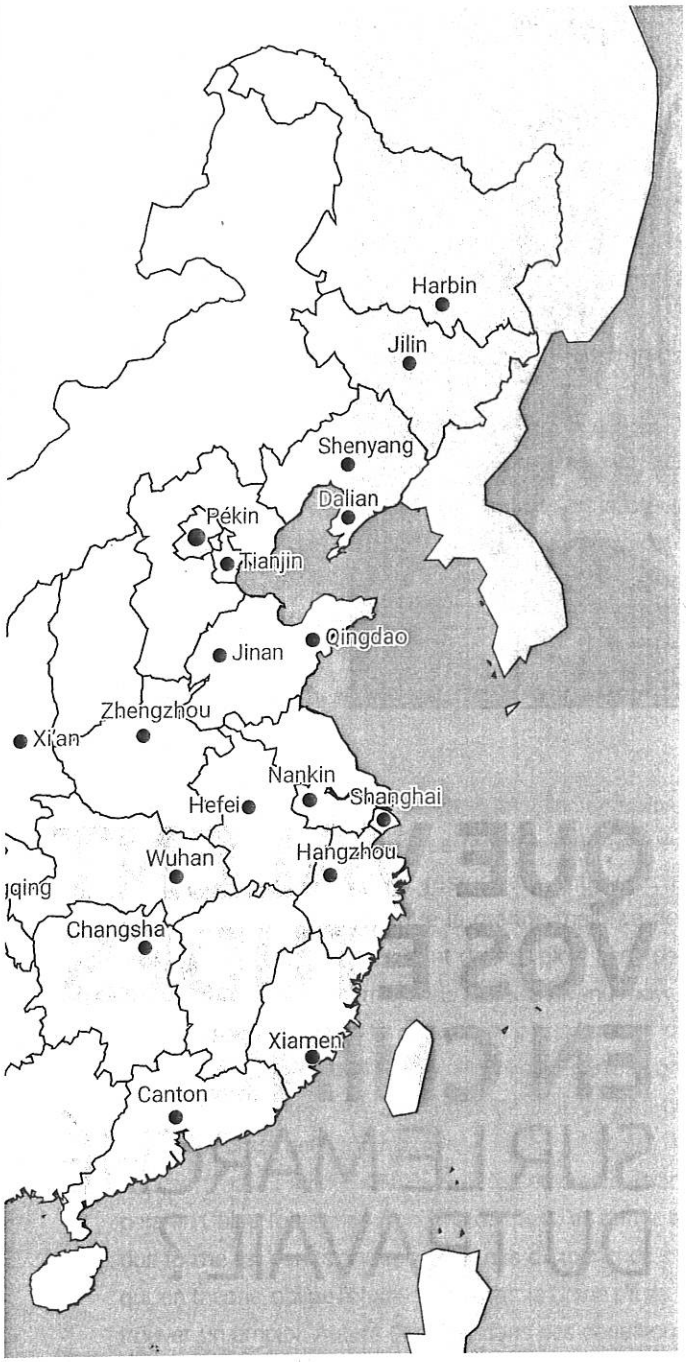
CHOISIR UNE UNIVERSITÉ CHINOISE

Lieu qui fait rêver, perspectives de voyages, type de climat recherché, recommandation d'un camarade... À l'heure où les universités chinoises commencent à monter en gamme, ne faudrait-il pas aussi regarder la qualité des enseignements, la réputation, etc. Comment choisir ?

Il existe près de 2 800 établissements supérieurs en Chine. Parmi eux, un millier environ est autorisé à recevoir des étudiants étrangers, soit plus de 700 établissements dits « locaux » d'une part, et 279 établissements spécialement aurorisés à distribuer directement des bourses gouvernementales d'autre part. Même en se focalisant sur les derniers, le choix reste pléthorique. Les classements de manquent pas : les plus fameux sont le classement de Shanghai, décrié par les Européens qui n'y figurent pas en bonne place ; le classement QS, publié par un cabinet privé londonien. Ce dernier vient tout juste ce mois-ci de placer pas moins de 11 universités chinoises dans les 100 premiers établissements mondiaux... contre seulement 3 français ! Si vous visez le top des établissements, comme l'Université de Pékin, ou l'Université Tsinghua, ces classements sont assez unanimes. Mais vous pourriez chercher juste une bonne université, sans vouloir qu'elle soit située en tête des classements. De plus vous pourriez vouloir éviter les grandes villes occidentalisées des provinces riches où la plupart d'entre elles se trouvent, car votre but est juste de perfectionner votre langue. Et puis, les classements peuvent toujours s'avérer contestables : doutes autour d'éventuels conflits d'intérêts sur les autorités qui les émettent, critères discutables, etc.



Une autre manière consiste à rechercher si l'université en question fait partie d'un programme de soutien du gouvernement chinois. Ne pouvant financer toutes les universités du pays, la Chine a, dans les années 90, opté pour une approche sélective en permettant seulement aux plus promettetuses d'obtenir d'importants fonds publics. Ce sont ces programmes qui, au fur et à mesure, ont propulsé les



heureux bénéficiaires dans le haut des classements actuels. De plus, ces programmes sont souvent connus des Chinois. Ainsi, si l'Université du Sichuan n'est pas tant renommée à l'étranger (rang 151 à 200 au classement international de Shanghai 2017), elle véhiculera cependant une bonne image auprès du recruteur chinois qui sait que l'établissement fait partie, par exemple, des programmes 985 et 211 : la crème des universités. Dernier en date, le programme *double first class* (双一流 *shuang yi liu*) de 2017, qui regroupe 42 universités (mais aussi 140 départements d'université), distinguées hiérarchiquement en deux « classes », et destinées à contribuer à la montée en puissance du pays sur la scène internationale. C'est celui que nous présentons ici.

Universités de classe A

Beihang University (北京航空航天大学) - Pékin
Beijing Institute of Technology (北京理工大学) - Pékin
Beijing Normal University (北京师范大学) - Pékin
Central South University (中南大学) - Changsha
China Agricultural University (中国农业大学) - Pékin
Chongqing University (重庆大学) - Chongqing
Dalian University of Technology (大连理工大学) - Dalian
East China Normal University (华东师范大学) - Shanghai
Fudan University (复旦大学) - Shanghai
Harbin Institute of Technology (哈尔滨工业大学) - Harbin
Huazhong University of Science and Technology (华中科技大学) - Wuhan
Jilin University (吉林大学) - Jilin
Lanzhou University (兰州大学) - Lanzhou
Minzu University of China (中央民族大学) - Pékin
Nanjing University (南京大学) - Nankin
Nankai University (南开大学) - Tianjin
National University of Defense Technology (国防科技大学) - Changsha *
Northwestern Polytechnical University (西北工业大学) – Xi'an
Ocean University of China (中国海洋大学) - Qingdao
Peking University (北京大学) - Pékin
Renmin University of China (中国人民大学) - Pékin
Shandong University (山东大学) - Jinan
Shanghai Jiao Tong University (上海交通大学) - Shanghai
Sichuan University (四川大学) - Chengdu
South China University of Technology (华南理工大学) - Canton
Southeast University (东南大学) - Nankin
Sun Yat-sen University (中山大学) - Canton
Tianjin University (天津大学) - Tianjin
Tongji University (同济大学) - Shanghai
Tsinghua University (清华大学) - Pékin
University of Electronic Science and Technology (电子科技大学) - Chengdu
University of Science and Technology of China (中国科学技术大学) - Hefei
Wuhan University (武汉大学) - Wuhan
Xi'an Jiaotong University (西安交通大学) – Xi'an
Xiamen University (厦门大学) - Xiamen
Zhejiang University (浙江大学) - Hangzhou

Universités de classe B

Hunan University (湖南大学) - Changsha
Northeastern University (东北大学) - Shenyang
Northwest A&F University (西北农林科技大学) - Xianyang
Xinjiang University (新疆大学) - Ürümqi
Yunnan University (云南大学) - Kunming
Zhengzhou University (郑州大学) - Zhengzhou

* Université non ouverte aux étudiants étrangers

Les programmes 211 et 985, respectivement lancés en 1995 et 1998, constituent encore aujourd'hui un vrai label. Le premier regroupe 117 universités de pointe, et le second, encore plus sélectif, en regroupe 39. D'une manière générale, les meilleures universités font partie de ces deux programmes. Ce « label » est visible sur la fiche de chaque établissement listé sur le site d'information officiel **www.campuschina.org**.

Août 2015. Une étudiante étrangère s'entraîne à la calligraphie lors d'un stage d'été à l'Université des Études internationales de Shanghai. Dans le cadre du projet des Nouvelles Routes de la Soie, l'université s'était engagée cette année-là à recruter au moins une vingtaine d'étudiants en provenance de pays traversés par le projet.
© Yang Yanjun/CNS

QUE VALENT VOS ÉTUDES EN CHINE SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL ?

Kavian ROYAI

Savoir manier la langue chinoise reste un atout, à condition de pleinement maîtriser le mandarin à un niveau professionnel, ce qui ne s'acquiert pas sans un séjour dans l'Empire du Milieu. Mais la nécessité d'une vraie compétence outre la maîtrise de la langue serait à prendre en compte sérieusement.

Que ferez-vous avec votre maîtrise du chinois ? Passer un CAPES de professeur de chinois ? Trouver un job derrière un stand des Galeries Lafayette ? Aussi respectables que soient les métiers de professeur ou de vendeur, la diversité des offres et des secteurs est importante pour déterminer un choix d'études. Or un rapide coup d'œil aux 399 offres d'emploi parues au mois de mai sur LinkedIn force à la généralité, avec près de 30 % d'offres en vente répondant au mot-clé « chinois ». Même pourcentage sur l'APEC (Association pour l'emploi des cadres) dans les secteurs commercial/marketing. Pour espérer pouvoir candidater dans d'autres secteurs, la maîtrise du chinois ne suffit pas, il faut se spécialiser.

Le point de vue du recruteur chinois : *« un avantage certain »*

Vos études en Chine vous permettront-elles de trouver du travail en Chine même ? La réponse est nuancée, surtout si vous vous voulez rester dans votre spécialité. À cela il faut ajouter que la grande majorité des étrangers qualifiés recherchent des emplois avec des revenus supérieurs à la moyenne (ainsi le revenu moyen à Pékin pour l'année 2017 paru en mai dernier était de 8 467 yuans soit 1 000 €), que le marché reste largement opaque pour les non-sinophones avec peu de sites de recrutement en anglais et qu'enfin, les règles de visa sont assez strictes. Ainsi pour les étudiants étrangers en Chine, l'obtention d'un visa de travail en bonne et due forme est conditionnée à deux ans d'expérience, ce qui, en théorie, oblige l'étudiant à quitter la Chine s'il veut trouver un emploi. Autant dire que dans ces conditions la concurrence avec les talents chinois locaux peut s'avérer aussi difficile qu'en France.

Archer Xu est consultant chez eChinaCareers, une jeune agence chinoise de recrutement de quatre ans d'existence déjà, spécialisée dans le recrutement de personnel étranger. Basée à Chengdu, elle reçoit chaque mois près de 600 candidatures de profils internationaux. Pour lui, un séjour en Chine, c'est indéniablement un plus.

Archer Xu : *« D'une part ça veut dire que le candidat a une certaine connaissance de la culture, du prix de la vie, du niveau d'un marché donné, etc. et que cela va éviter des erreurs de jugement lors de la prise de poste. D'autre part, savoir un peu de chinois est toujours d'une grande aide dans la communication, dans l'établissement de relations avec ses collègues, etc. Enfin si le candidat possède un diplôme chinois, ça évite toutes les démarches de légalisation. »*

Le 9 : Quel salaire peut espérer un jeune diplômé ?

> *Votre niveau de chinois a un impact direct sur vos chances de trouver un poste.*

A. X. : *« Il faut prendre en compte quatre critères : le secteur, le poste, la ville et les compétences du candidat. Un étudiant étranger en stage peut espérer obtenir de 3 000 à 4 000 yuans par mois d'allocation, voire un logement s'il fait son stage dans un hôtel. Pour un travailleur avec 2 ans d'expérience, il faut compter entre 10 000 et 20 000 yuans, en fonction du secteur et de la ville. Les variations dans les salaires de départ sont très grandes, mais aujourd'hui beaucoup de compagnies chinoises s'internationalisent, il y a donc toujours besoin de main-d'œuvre étrangère compétente. Pour cette raison, les salaires des étrangers en Chine demeurent encore très compétitifs. »*

Le 9 : Dans quels domaines y-a-t-il le plus besoin de main d'œuvre étrangère ?

A. X. : *« D'après des études que nous avons effectuées nous-mêmes en 2017, la Chine aurait besoin encore d'environ 300 000 professionnels étrangers. Dans le top 5 des secteurs les plus demandeurs, on peut compter la finance, l'Internet, l'industrie manufacturière, l'éducation et le commerce international/logistique. Ensuite viennent l'industrie de la chimie/biologie, les jeux vidéos, les produits à consommation rapide, l'architecture et les produits haut de gamme. »*

Le 9 : Y a-t-il beaucoup d'étrangers possesseurs d'un diplôme supérieur chinois ?

A. X. : *« Si on prend l'exemple de Chengdu, la capitale du Sichuan, en mars 2018 selon les statistiques fournies par la police, il y avait environ 17 400 ressortissants étrangers en résidence permanente. Parmi eux, on comptait 7 000 personnes ayant un visa étudiant. Sur ce groupe, peut-être 5 000 environ avaient un diplôme chinois. »*

Le 9 : Le chinois, un vrai plus, alors ?

A. X. : *« C'est très important, on peut même dire que votre niveau de chinois a un impact direct sur vos chances de trouver un poste. 70 % des compagnies chinoises qui recrutent des étrangers en Chine exigent au moins des bases en chinois. Si c'est moins vrai pour les postes de stagiaires ou de professeur de langue, ça l'est pour tous les autres, surtout en marketing, en logistique, en localisation ou en design, par exemple. Dans la plupart des compagnies, l'environnement est tout en chinois, donc le niveau de langue a aussi un impact sur la communication et le travail. À titre de référence, si le HSK 3 suffit à répondre à vos besoins quotidiens, on considère que le chinois n'est votre langue de travail qu'à partir du HSK 5 au minimum. »*

Le point de vue du recruteur français : *« Tous les secteurs ont besoin de gens qui maîtrisent la langue chinoise »*

Laurent Clementz est le directeur de 88jobs, une jeune start-up avec déjà 3 ans d'existence basée à La Rochelle. Celle-ci est spécialisée dans le recrutement de profils sinophones et est déjà une référence dans le secteur.

Le 9 : D'après vous, quelle est la plus-value d'un séjour d'études en Chine ?

Laurent Clementz : *« Il y a de plus en plus de gens qui partent étudier Chine, mais il faut distinguer ceux qui ne partent que pour un semestre en ne revenant qu'avec de bons souvenirs en poche, et ceux qui partent pour plus longtemps et une vraie maîtrise du chinois au retour. Dans ce dernier cas, c'est un vrai plus, sinon il n'y a a priori pas de différence entre partir en Chine et partir en Grande-Bretagne, en Inde ou en Turquie. N'avoir que des notions de chinois, ça n'est qu'un petit avantage.*

N'avoir que des notions de chinois, ça n'est qu'un petit avantage.

« Il y a encore trop peu de Français qui maîtrisent vraiment le chinois, qui peuvent lire, écrire des mails au travail, etc. Nous avons une base de plusieurs milliers de candidats, et en mettant les Français d'origine chinoise à part (qui ont un vrai avantage), seul un très faible pourcentage d'entre-eux, peut-être 2 % environ, sont pleinement opérationnels au travail, à l'oral comme à l'écrit. »

Le 9 : La maîtrise du chinois est un vrai plus alors ?

L. C. : *« Oui, à condition de ne pas mentir sur son CV ! Toutefois il faut reconnaître que si les compagnies recherchent des gens qui connaissent bien les deux cultures, ça ne veut pas dire qu'on cherche uniquement des bilingues. Les compagnies chinoises qui s'installent à l'étranger vont commencer par recruter d'abord des profils très bi-culturels. À partir d'un certain degré d'expansion, elle vont recruter des locaux, et c'est là que les 'bons souvenirs' vont quand même rentrer en compte et que les petites études vont pouvoir se valoriser : c'est ce qui va faire que le candidat sera attiré vers les compagnies chinoises, qu'il aimera côtoyer toute la journée des collègues chinois, aller à la cantine avec eux, etc... C'est important, car la culture des entreprises chinoises est assez différente. »*

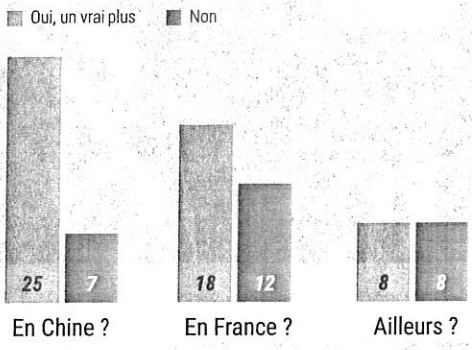
Le 9 : Quels sont les secteurs les plus demandeurs ?

L. C. : *« Tous les secteurs ont besoin de gens qui maîtrisent la langue chinoise, que ce soit en retail, en architecture, etc. car tous les secteurs sont susceptibles de s'adresser au marché chinois. Dans des pays comme la France, où la Grande-Bretagne, qui sont moins industrialisés, la demande est plus forte en vente, avec 45 % à 50 % des offres dans ce secteur, suivent l'achat, puis certains domaines comme l'informatique, etc. Dans des pays plus industrialisés comme l'Allemagne, on aura plus de demande en ingénieurs par exemple, mais là aussi, il faudra un vrai bagage linguistique en chinois.*

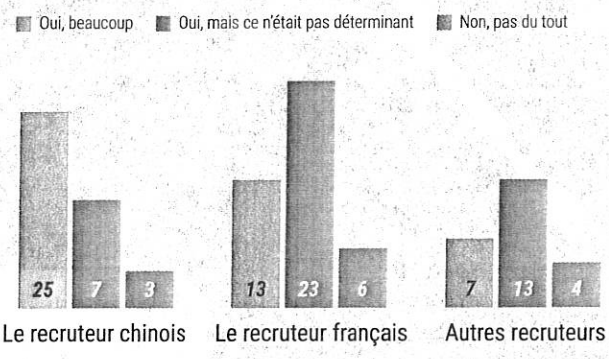
« Aujourd'hui, on a encore trop de candidats français sinophones avec un profil généraliste et sans vraie spécialité, alors que d'un côté, on a des profils chinois très spécialisés, trilingues voire quadrilingues, qui sont du coup très compétitifs. Même si c'est vrai qu'il y a plus de Chinois qui viennent en France étudier une filière spécifique que de Français qui partent étudier en Chine pour la même raison, à part par exemple, pour aller dans une école de Kung Fu. À ma connaissance, il n' y a pas

de domaines qui soient particulièrement recherchés par les étudiants étrangers qui souhaitent aller en Chine. Mais ce n'est pas délirant de penser que dans le futur, on aille étudier en Chine pour un domaine dans lequel elle sera un jour très pointue. »

LE FAIT D'AVOIR ÉTUDIÉ EN CHINE VOUS A-T-IL PERMIS DE TROUVER PLUS FACILEMENT DU TRAVAIL ?



PENSEZ-VOUS QUE LES RECRUTEURS ONT ÉTÉ SENSIBLES À VOS ÉTUDES EN CHINE ?



Qu'en pensent les (anciens) étudiants ?

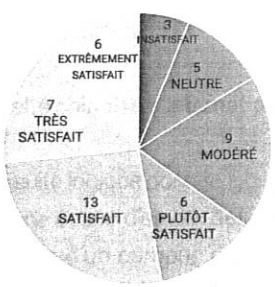
Nous avons effectué une étude auprès de 59 étudiants et anciens étudiants français, issus de départements de langue d'universités, d'école de commerce et d'ingénieurs et ayant effectué un séjour d'études en Chine. Sur les personnes qui ont déclaré être dans la vie active, 54 % ont indiqué travailler en lien direct avec la Chine (poste situé en Chine ou avec des voyages fréquents en Chine, soumis à une direction d'entreprise chinoise, auprès d'une clientèle asiatique, etc.). Les profils vont du PDG d'entreprise publique, à entrepreneur, en passant par professeur, banquier ou vendeur, et l'âge, de 22 à 43 ans. Certains des actifs sont aussi encore étudiants. Si les interrogés ont majoritairement trouvé que leur séjour les a aidés à trouver un emploi, l'étude n'a pas permis de déterminer si les opportunités d'emploi étaient plus nombreuses chez ceux qui étaient partis pour étudier une spécialité plutôt que suivre des cours de langue chinoise.

Il ressort également des témoignages des intéressés que l'adaptation à un environnement différent du sien et l'ouverture culturelle sont les points qu'ils ont retenus en premier de leurs études, plus que des compétences utiles particulières apprises sur les bancs de l'école. Malgré les faiblesses de l'étude liée à la petite taille de l'échantillon, ces témoignages peuvent expliquer en partie pourquoi les étudiants placent leur propre satisfaction en terme de compétences acquises à 7/10 en moyenne, mais leur satisfaction générale liée au séjour d'études au-dessus, à 8/10.

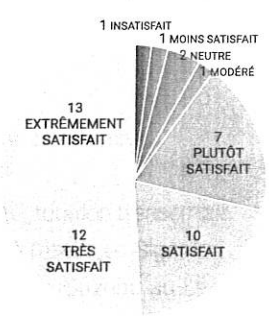
Enfin si la langue est assez unanimement considérée comme un plus, un autre détail revient : d'après les étudiants, les recruteurs français accorderaient moins d'importance aux diplômes étrangers et aux expériences estudiantines à l'étranger qu'ailleurs.

Abel Glaser, un médecin français exerçant à Chengdu, pratiquant la médecine chinoise et Docteur de l'Université de Chengdu (BAC+9), connaît bien la problématique. *« Dans mon domaine, la reconnaissance du diplôme dépend du pays où l'on se place : aux États-Unis, ou au Canada, aucun problème. Mais comme la France ne reconnaît pas la médecine traditionnelle chinoise, mon diplôme n'y a théoriquement aucune valeur. Cependant dans le milieu, les diplômes chinois ont quand même une valeur informelle assez élevée, notamment chez les directeurs d'école par exemple. Le jour où ce sera légalisé, les diplômes chinois seront prévalents. »*

ÊTES-VOUS SATISFAIT DES COMPÉTENCES QUE VOUS AVEZ ACQUISES LORS DE VOS ÉTUDES EN CHINE ?



ÊTES-VOUS SATISFAIT DE VOTRE SÉJOUR D'ÉTUDES EN CHINE ?



Juillet 2017. À l'Université des Technologies de Taiyuan dans le Shanxi, un étudiant bolivien se voit remettre son diplôme de master. © Wei Liang/CNS

L'OFFENSIVE **UNIVERSITAIRE CHINOISE**

Budgétisation, attraction des talents, hausse du nombre d'étudiants étrangers... La libéralisation du secteur de l'enseignement supérieur chinois réduit toujours plus l'écart entre les universités chinoises et leurs consœurs occidentales, à tel point que les premières s'exportent désormais à l'étranger.

Emmanuel Lincot

Directeur du Centre d'études chinoises contemporaines, professeur à l'Institut catholique de Paris, Emmanuel Lincot est spécialiste de l'histoire politique et culturelle de la Chine contemporaine.

Depuis 2012, et la publication d'une directive sur la transparence dans le secteur de l'enseignement supérieur par le gouvernement chinois, les universités publiques chinoises sont tenues de publier un rapport annuel sur leurs finances. Avec le recul de ces six dernières années, il apparaît que les meilleures universités chinoises ont des profils beaucoup plus similaires à ceux de leurs consœurs américaines en termes d'origine des revenus.

Une plus grande ouverture des sources de revenus

Les financements publics ne représentent en effet que 40 % des budgets totaux de quatre des plus grandes universités chinoises : Jiaotong de Shanghai, Jiaotong de Xi'An, Tsinghua et l'Université du Zhejiang. Les frais de scolarité représentent une autre petite partie des financements de ces universités, mais tout le reste est financé par des revenus extérieurs tels que des participations dans de très grandes entreprises affiliées à l'université, comme c'est le cas pour Tsinghua. Sur ce point, les établissements chinois ressemblent beaucoup à leurs homologues américains, qui dégagent souvent des revenus importants grâce à leurs hôpitaux ou leurs propriétés. Dans ce cadre, il ne serait pas surprenant de voir à terme se constituer, sur le modèle américain, des équipes de sport de haut niveau dont les mécènes financeraient à terme certaines facultés universitaires.

Plus récemment encore, la direction pour les sciences et technologies du MoE (Ministry of Education) et le bureau des experts étrangers ont annoncé les résultats des évaluations du projet d'attraction des talents pour favoriser l'innovation au niveau disciplinaire dans les universités chinoises, également appelé programme 111. Ce nom de code désigne un projet ambitieux : s'appuyer sur des disciplines clefs au niveau national pour favoriser l'avènement d'universités de rang mondial. Ce programme a démarré en 2006 sous la houlette du MoE et du bureau des experts étrangers. Le programme a ainsi pour objectif d'attirer 1 000 scientifiques de haut niveau à la pointe de leur secteur de recherche et venant des 100 meilleures universités mondiales. L'objectif pour la Chine est de créer 100 centres d'attraction de talents capables d'innover, d'aider les universités et les centres de recherche chinois à atteindre le premier rang mondial dans les disciplines concernées et de contribuer à la formation d'équipes de recherche de haut niveau.

L'université chinoise s'internationalise vers l'extérieur...

Dans la suite logique donnée à cette restructuration d'ensemble, la Chine ne cesse d'établir des campus à l'étranger. Signalons l'installation d'un campus de l'Université de Suzhou au Laos en 2012 ou bien celui de l'Université de Xiamen en Malaisie ou encore, celui de l'Université de Jinan au Myanmar en 2013. L'Europe n'est pas en reste (Université de Ningbo à Florence en 2012, l'Université Fudan à Copenhague et l'Université du Zhejiang à Londres en 2013) non plus que l'Afrique (l'Université du Liaoning au Caire en 2013). Plus spectaculaire encore et hautement symbolique est l'acquisition de Foxcombe Hall, manoir britannique datant du XIXème siècle, pour 8,8 millions de livres sterling par l'Université de Pékin. Elle y ouvrira une branche de sa HSBC Business School au début de l'année prochaine, selon le magazine *Caixin*. L'université affirme que les parcours proposés sur ce nouveau campus d'Oxford, qui n'aura pas de lien avec l'Université d'Oxford, se concentreront sur *« les connaissances professionnelles sur l'économie, les marchés financiers et la gestion d'entreprise en Chine »*.

Cette évolution générale est liée à une tendance de fond. Elle inclut la construction d'importantes universités de recherche et d'institutions spécialisées, la mise en œuvre d'une politique nationale et de stratégies de création de plusieurs universités internationales, et enfin la « massification » de l'éducation supérieure chinoise, plus particulièrement depuis 1998. Corollaire de ces changements : le passage d'un enseignement doctoral du modèle soviétique à un modèle américain mais aussi l'encouragement à l'ouverture d'Universités privées. En janvier 2017, le Conseil des affaires de l'État a dévoilé une partie de son programme sur l'éducation : *« Le secteur social et les entreprises privées sont encouragés à créer des écoles et à fournir des services d'enseignement diversifiés »*, affirme un représentant du Conseil des affaires de l'État. Malgré une réticence officielle face aux « valeurs occidentales » dans les institutions chinoises, le gouvernement encourage donc une privatisation de son éducation.

... Et vers l'intérieur

L'attractivité de l'offre universitaire chinoise s'exerce sur un nombre croissant d'étudiants étrangers. Ainsi, pour 2016, la Chine affirme avoir accueilli 442 773 étudiants, soit une augmentation de 11,35 % en glissement annuel. En 2016, les étudiants internationaux en Chine sont venus à 60 % du continent asiatique (+10 % en glissement annuel), à 16 % de l'Europe (+7 % en glissement annuel), à 14 % d'Afrique (+23 % en glissement annuel !) et à 9 % d'Amérique du Nord, Centrale et du Sud, et à 1,5 % d'Océanie. Pourtant, la coopération entre la France et la Chine en matière d'enseignement supérieur et de recherche reste insuffisante. Elle pourrait notamment se concrétiser par la création de campus universitaires franco-chinois en Afrique ou au Maghreb, dans une perspective de « gagnant-gagnant » diplomatique, avec une formation française et francophone et des financements chinois.